

frappés qu'ils appelèrent ce lieu : *le Deuil de l'Égypte*¹.

Les dépressions successives du terrain s'accroissent rapidement. Bientôt les incrustations salines, les touffes de soude, les taches de matières bitumineuses, nous indiquent que nous sommes dans l'ancien lit de la mer Morte. Elle se retire donc peu à peu dans son gouffre. La preuve en est non pas seulement ici, mais sur d'autres points à cent mètres au-dessus de son niveau actuel. Cette observation provoque aussitôt une intéressante discussion.

Où fut la vallée de Siddim? Voilà la question qui s'engage entre nous. Il y a trois hypothèses : elle a pu occuper ou tout l'espace envahi par la mer Morte, ou seulement sa partie nord, ou enfin sa partie sud. Il va sans dire que, pour animer la conversation, chacun s'est chargé de défendre une d'entre elles. Voici le résumé des débats. Je ne réponds pas de le faire avec l'impartialité d'un juge, ayant été l'un des plaideurs.

Il est dit dans la Genèse que, du haut d'une colline, entre Haï et Béthel, Loth vit la plaine du Jourdain. *Avant que le Seigneur détruisit Sodome et Gomorrhe, elle était arrosée de partout*, comme le jardin de Jéhovah et comme le pays de l'Égypte, quand on y entraît par Zoar ou Ségor. Ce fut sur ce bassin fertile que Loth jeta son dévolu, laissant à son oncle Abraham les terres qui étaient à l'oc-

¹ Gen., I, 10-13.

cident. Il demeura dans les villes de la plaine et y dressa ses tentes jusqu'à Sodome¹. De ce passage il faut conclure que la catastrophe de Sodome et de Gomorrhe a changé complètement la physionomie et les conditions de fertilité de cette plaine. Avant, elle était toute sillonnée par des irrigations du Jourdain jusqu'à son extrémité : *Kol kikkar ha-Yerden kikoulah macheqeh*, dit l'hébreu. La répétition du mot *tout* et *toute* se trouve encore souligné par cette dernière indication : « Elle était comme le pays d'Égypte, quand on arrivait par Zoar ou Ségor, » limite méridionale, d'après Joseph, de la Mer de Sel².

Peu après, une bataille s'engage entre les rois du nord venant de la Susiane et ceux de Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboïm, Bala ou Ségor, quatre contre cinq. C'est dans la plaine des Bois, *emek-ha-Siddim*, qu'ils campent. Cette vallée avait de nombreux puits de bitume. *C'est elle*, dit l'historien, *qui est la mer Salée*³.

Une autre indication scripturaire n'est pas inutile à recueillir. Les deux anges, quittant Mamré dans la journée, arrivent à Sodome le soir⁴. Enfin le lendemain Abraham, du lieu même où l'avaient laissé les anges la veille, peut voir Sodome, Gomorrhe et tout le pays. Les cendres montaient au ciel comme la fumée d'une fournaise. En outre

¹ Gen., XII, 8-12.

² B. J., IV, 8, 4.

³ Gen., XIV.

⁴ Gen., XIX.

Zoar, la petite ville où Loth s'abrita, n'était pas loin de Sodome.

De ces textes il semble résulter que la mer Salée n'existait pas avant la grande catastrophe. Les anciens juifs les comprenaient ainsi, et le témoignage de Josèphe est catégorique : « Les rois du nord, dit-il, étant arrivés vers Sodome, campèrent dans la vallée dite puits d'Asphalte; car à cette époque il y avait de tels puits en cet endroit. Mais après la disparition (ou l'engloutissement) de Sodome, cette vallée devint le lac Asphaltite¹. » Donc supposer même un fragment du lac Salé aussi ancien que la plaine de Siddim, semble tout d'abord contraire à l'Écriture, puisque, sans autre explication, elle nous dit que la plaine a été remplacée par le lac.

Mais admettons que ces textes ne soient pas décisifs, c'est quand il faut chercher la place d'un lac antérieur que les difficultés s'accroissent. Si on le met au nord de la presqu'île de la Lisan, au point où la profondeur du lac actuel est la plus grande — elle y atteint près de 400 mètres — pour rejeter la vallée de Siddim au sud, c'est-à-dire sur la partie où les eaux n'ont que cinq mètres de profondeur, il faut renoncer à faire de Siddim une vallée fertile, ombragée, semblable à la terre d'Égypte. Car il n'est pas admissible que le Jourdain ait jamais pu traverser la mer Morte sans contracter la salure de ses eaux et sans rendre au-

¹ *Antiq.*, 1, 2.

trefois comme aujourd'hui infécondes les terres qu'il aurait arrosées en sortant de là.

Et d'ailleurs que serait-il devenu ensuite? Dire qu'il y mourait comme maintenant, c'est oublier que la plaine de Siddim, d'après la Bible, était arrosée par lui, ce qui n'était possible que s'il sortait du lac situé, dans l'hypothèse, au nord de la plaine. Mais d'autres détails bibliques démontrent qu'il n'a pu en être ainsi. Ces rois du nord qui viennent camper dans la plaine de Siddim ne paraissent avoir franchi aucun lac pour y arriver, et s'ils l'avaient franchi leur mouvement stratégique n'eût pas fait honneur à leur prudence. Le lac derrière eux, et les ennemis appuyés sur leurs capitales devant, quoi de plus dangereux? L'historien qui mentionne les puits de bitume dans la plaine n'aurait-il pas mentionné la mer qui la précédait? Comme on n'imagine le lac que pour se débarrasser du Jourdain, voici mon dilemme : Si le Jourdain se jetait dans un lac au-dessus de la plaine de Siddim, c'était ou pour en sortir ou pour y rester. S'il en sortait que devenait-il ensuite? S'il n'en sortait pas, comment arrosait-il la plaine jusqu'à Ségor? En tout cas, comment cette plaine pouvait-elle être fertile?

Ceux qui mettent Siddim au nord du lac Salé doivent y transporter aussi Sodome et Ségor, car Loth dressa ses tentes dans cette plaine jusqu'à Sodome, son extrémité; il va en quelques heures de Sodome à Ségor, et Ségor est, comme Sodome, une limite méridionale de la fameuse plaine : Ve-

nientibus in Segor. Mais Josèphe dit que Ségor était au sud du lac Asphaltite, Jéricho étant au nord. En outre le Djebel-Es-Sdoum, au sud-ouest de la mer Morte, marque encore le voisinage, sinon le site de l'ancienne Sodome, dont il porte le nom. Les Arabes l'appellent bien la montagne du Sel, Djebel-el-Melah, mais son vieux nom, rappelé par Galien¹, subsiste quand même et achève de ruiner toutes les hypothèses qui mettent Siddim au nord du lac Salé.

Au reste que l'on transporte cette plaine au nord ou au sud de la mer Morte, on ne parvient pas davantage à répondre aux exigences de la géologie. Celle-ci prétend que l'existence de cette mer remonte aux temps préhistoriques et que son niveau, au lieu de s'accroître, s'est amoindri dans des proportions considérables; si bien que les eaux ont dû atteindre, comme étendue et par conséquent comme hauteur, le point même où nous avons ouvert notre discussion, à la première apparition des sédiments salins et tous les points qui correspondent à ce niveau, tant au sud qu'à l'est et à l'ouest. Et de fait on trouve, à une hauteur de quatre-vingt-dix mètres, sur les montagnes qui entourent la mer Morte, et par conséquent à la même hauteur dans la plaine de Jéricho, la trace des eaux et des dépôts chimiques qu'elles y ont laissés. Si elle y est montée dès avant que la Palestine fût peuplée, il ne faut plus chercher ici la riche vallée de Siddim et le cercle du Jourdain comparable à l'Égypte,

¹ De simplicium medicamentorum facultatibus. iv, 49.

car sur des terres ainsi brûlées par la salure il n'y a jamais eu de végétation.

Mais la géologie, qui ne se trompe pas quand elle constate des faits, est-elle infaillible lorsqu'elle prétend fixer les causes et les conditions de leur énergie? Je ne le pense pas. Voici donc l'explication que je propose.

Tout ce bassin entre les montagnes de Moab et celles de Juda, depuis la plaine de Sabkah ou du Ghôr au sud, jusqu'à celle de Jéricho au nord, a été couvert un jour par l'eau salée, et les éléments chimiques de cette eau étaient si fortement travaillés par la chaleur des volcans, que la nature a pu produire ici très rapidement des couches stratifiées qu'elle ne produit ailleurs qu'à travers de longs siècles. Quelle fut la catastrophe qui engloutit la Pentapole? Nous ne le savons pas exactement, mais ce phénomène se rattache, tout en étant miraculeux, à un état géologique antécédent et prêt à fournir les éléments du cataclysme.

Dès l'origine, le Jourdain descendait lentement dans la vallée qui était beaucoup plus haute, et presque au niveau de celle de Jéricho, dont elle était le prolongement. Le fleuve, divisé en de nombreuses ramifications, était utilisé et partiellement absorbé sur son parcours. Quand, à travers une sorte de delta, il atteignait la vallée des Bois, il s'enfonçait dans des terres brûlantes et sablonneuses qu'il fécondait, et mourait soit dans un lac souterrain, soit dans une lagune occupant, au-dessous de Sodome, l'extrémité du Ghôr, aujourd'hui plus haut, mais,

avant la catastrophe, plus bas que la mer Morte ou la plaine de Siddim.

D'autres maintiendraient, malgré la ligne de faite, ou plutôt le barrage trouvé récemment entre l'Oued-Arabah et l'Oued-Akabah, qu'il se dirigeait vers la mer Rouge, et peut-être serait-il difficile de les convaincre d'erreur; car enfin comment nier qu'un renflement de terrain ait pu se produire sur ce point, au moment même où la dépression se faisait à Siddim? Or c'est tout ce qu'il fallait pour diviser la vallée en deux versants, l'un continuant de descendre vers la mer Rouge, l'autre ramenant à la mer Morte les rares torrents produits par les nouveaux déchirements des montagnes.

Mais sans recourir à cette hypothèse, que des constatations récentes sembleraient écarter définitivement, si elles n'avaient été faites un peu vite et à travers bien des dangers, l'autre explication paraît satisfaisante. Elle l'est d'autant plus que, d'après Lynch, chef de la mission des explorateurs américains, on trouve, entre le Yabok et la mer Morte, des interruptions subites dans le lit du Jourdain. N'y a-t-il pas d'ailleurs en Afrique et en Arabie des cours d'eau qui, tout aussi considérables que celui-ci, se perdent dans les sables du désert? L'eau, s'infiltrant sous le sol végétal, détrempe peu à peu les masses de bitume qui étaient dans les entrailles de la terre. La combinaison accidentelle de son oxygène avec les éléments inflammables qu'elle rencontrait suffisait à dégager des fluides électriques d'une puissance effrayante. Peut-

être aussi, d'après les plus récentes théories sur les volcans, désagrégea-t-elle insensiblement les roches profondes qui tenaient emprisonnés des feux souterrains. Quand l'heure de Dieu, fut venue — elle concordait avec les derniers excès criminels de Sodome, — la foudre du ciel tomba sur les puits de bitume, qu'elle embrasa. L'incendie fit éclater l'immense chaudière. Alors se produisirent ces éruptions volcaniques qu'Abraham comparait à la fumée d'un brasier immense. Les villes criminelles furent détruites. L'abîme brûla tant qu'il y eut dans ses profondeurs des éléments combustibles, et puis un effondrement général se produisit. Les eaux du Jourdain tombèrent dans le gouffre immense qui, encore en feu, les rejetait violemment. Elles montèrent jusqu'au niveau de la plaine antérieure et s'y tinrent stationnaires, rongant la grève où nous marchons et y déposant ces couches de sel, de soude et de bitume qui ont attiré notre attention, et que nous retrouverions jusqu'à la même hauteur dans les alentours du lac.

Peut-être les infiltrations souterraines qui absorbaient auparavant une partie des eaux du Jourdain, fermées un moment durant le cataclysme, se rouvrirent-elles alors, mais dans des conditions insuffisantes pour vider le cratère. Peut-être faut-il dire seulement que le soleil but ce que les sables et les canaux d'irrigation absorbaient précédemment, et que l'évaporation première se fit dans des proportions assez considérables pour abaisser rapidement le niveau du grand lac. C'est d'autant plus

possible que toute évaporation se produit en raison directe de la surface du liquide à réduire en vapeur, de son peu de profondeur, des éléments qu'il renferme et du calorique qui le travaille. Or on sait que la nappe d'eau primitive s'étendit jusqu'à huit kilomètres de la rive septentrionale actuelle. Les conditions de calorique nous sont inconnues, mais on peut supposer qu'elles furent considérables. Enfin la combinaison chimique des eaux était des plus propices. Elles contiennent encore un quart de chlorure de magnésium ou de sodium et une assez forte dose de chlorure de calcium et de sulfate de chaux, tandis que l'Océan n'en a qu'un vingt-cinquième. Leur densité est telle, qu'il est impossible de s'y noyer. Quand Titus fit jeter dans le lac Salé des esclaves liés les uns aux autres, ils flottèrent à la surface. Pour y nager, il faut se coucher sur le dos et non sur le ventre, autrement les pieds frappent l'air, et l'on n'avancerait pas. Au reste, nous voici sur la plage, et un de nos moukres est déjà à l'eau pour nous faire cette démonstration. Nous le félicitons de sa bonne volonté.

Les éléments eux-mêmes semblent vouloir se mettre en frais à notre occasion. Cette mer, hier calme et unie comme un blanc miroir, est aujourd'hui soulevée et mugissante dans un superbe courroux. Tacite disait autrefois : *Neque vento impellitur*, et le drogman assure qu'en effet elle est peu coutumière de si étranges emportements. Nous nous plaçons à marquer à ses vagues fu-

rieuses des limites qu'elle dépassent coup sur coup, en laissant sur les galets gris et noirs de grandes branches de bois flotté. Le Jourdain les lui avaient amenées, elle les rejette tout imprégnées d'une salure qui les rend à peu près incombustibles. Si le bois est ainsi subitement infecté, quel sera le sort des malheureux poissons que le courant du fleuve y entraîne ?

De son côté, sur nos têtes, le ciel nous prépare un spectacle non moins grandiose. De noirs nuages se sont amoncelés autour du Nébo. Nous avons cru y apercevoir un éclair sillonnant la nue. Bientôt tout doute cesse, le tonnerre éclate avec fracas, et la foudre illumine terriblement les montagnes de Moab. Nos théories sur la mer Morte et la plaine de Siddim étant épuisées, il n'y a plus qu'à entrer en admiration devant le sombre panorama et les souvenirs qu'il évoque.

À notre droite, voici les sommets arides du désert de Judée. La colère de Dieu les a brûlés de ses feux. La vie n'y a plus de place. De ces roches sauvages et de ces ravins désolés sortit un jour le Précurseur. Il avait un vêtement en poil de chameau et autour de ses reins une ceinture de cuir. Ne buvant pas de boisson fermentée, quand il cessait de jeûner, il mangeait des sauterelles et du miel sauvage. Ni le rasoir ni le ciseau n'avaient touché sa barbe ou sa chevelure. L'homme était à lui seul tout un discours, et il avait raison de s'appeler « une voix qui crie ». Sa parole puissante et rude ébranla le désert, et convoqua Israël à la

pénitence et au baptême sur ces rives du Jourdain que nous allons visiter tout à l'heure.

Plus bas fut Sodome. Une montagne de sel gemme et de gypse sert peut-être de couvercle au tombeau de la ville infâme. A gauche, à huit kilomètres de nous, on peut voir, au bout de la lunette, les rochers de M'-Kaurr, l'ancienne Machérous d'Hérode. Les fondations de la forteresse existent toujours. Dans les souterrains qu'on y visite, Jean-Baptiste fut peut-être emprisonné. Ainsi la mer Morte sépare le théâtre de sa pénitence de celui de son martyr. Sur ce Nébo, que l'orage enveloppe de plus en plus, mourut Moïse. Dieu avait dit au grand législateur d'Israël qu'il verrait la terre promise sans y entrer. A cent vingt ans, le vieillard, sans que ses forces eussent diminué ni que sa vue se fût affaiblie, sentit approcher son heure dernière. Dans un cantique admirable d'inspiration et de poésie, il adressa à son peuple ses derniers adieux et ses bénédictions. Puis il demanda à monter sur la chaîne du Pisgah, et s'assit sur le Nébo, un des sommets qui la dominant. Ses yeux se promenèrent avec complaisance du levant au couchant, au nord et au midi sur la terre qu'allaient se partager les douze tribus, « puis, comme dit l'Écriture, il mourut sur la bouche de Jéhovah, et Jéhovah l'enterra dans la vallée, au pays de Moab, vis-à-vis Beth-Phéor. Personne jusqu'à ce jour n'a connu son sépulcre ¹. »

¹ Deutér., xxxiv.

L'orage, qui se rapproche, menace d'interrompre mes contemplations. M. Vigouroux, à qui il ne suffit pas de voir, mais qui veut toucher et expérimenter toutes choses, est déjà dans l'attitude d'un homme qui va demander au moins un bain de pieds à la mer Morte. Le P. Guillermin en fait autant, sans que leur exemple m'entraîne. Religieusement ils s'avancent dans le lac de la justice divine, cette sinistre mer de Loth et de Sodome. L'un d'eux ayant une gerçure à la jambe, constate l'âcreté de l'eau plus vivement que moi, qui ai pourtant songé à en mettre sur mes lèvres. Nos deux baigneurs triomphent, en pénétrant dans la vase bleue mêlée de cristaux de sel. Je les regarde avec une malicieuse pensée. Il m'est évident qu'une vague viendra compléter leur bain au delà de tous désirs. Je l'attends, elle arrive, et ils ont l'un et l'autre de la mer Morte beaucoup plus d'eau qu'ils n'en auraient voulu.

Pour me punir sans doute, et jeter quelque adoucissement sur la salure qui les couvre, le ciel nous envoie une ondée aussi riche en intensité que celles du déluge. Heureusement qu'elle sera plus courte. Les cataractes d'en haut semblent ouvertes. Inutile de déployer nos ombrelles. La mienne, brisée par le vent, roule dans la boue. J'en fais le sacrifice pour recourir à l'imperméable, qui est plus sûr. Le déluge est sous nos pieds autant que sur nos têtes. Nous nous hissons sur nos chevaux pour éviter l'inondation. Ceux-ci semblent fort déterminés à ne pas marcher. J'ai lu autrefois que, dans

la bourrasque, l'Arabe du désert couvre sa tête de son manteau et tourne le dos à la tempête. Nous avons recours à la même manœuvre. Les chevaux s'y prêtent volontiers, ou plutôt l'exécutent d'eux-mêmes. Tout le nuage se vide sur nos épaules. En attendant un jeune couple autrichien, qui s'est rapproché de nous, chante en duo un air tyrolien. En toute autre occasion, la mélodie ne manquerait pas de charmes. Un vieillard regarde avec tendresse ces nouveaux mariés. Nous pensons que c'est le père; c'est tout simplement un seigneur hongrois que ce chant attendrit. Pour le moment l'ilot de Loth, à deux cents mètres de nous, est mon point de mire. On n'y arriverait pas à pied sec aujourd'hui. Il a eu jadis une tour. Quelques débris d'asphalte vont échouer sur ses bords.

Mais toutes choses ont une fin, et les orages aussi. Celui-ci passe en une demi-heure. Voilà le soleil qui luit au firmament. Par malheur il ne boit pas d'un trait les flaques d'eau qui sont à nos pieds, et nos chevaux, en se dirigeant vers le Jourdain, ont beaucoup de peine à se dépêtrer de la boue gluante qui glisse sous leurs pas. Le drogman de nos jeunes chanteurs roule avec sa monture dans l'un des petits torrents que nous traversons. A travers des fondrières, des roseaux, des buissons, nous gagnons enfin les terres hautes, et nous arrivons à midi au bord du fleuve. En réalité nous n'avons pas été mouillés. Plus que jamais j'apprécie mon imperméable et mes bottes.

Bien des rivières en France ressemblent au